Document généré le 6 juin 2025 19:44

XYZ. La revue de la nouvelle

Ce coeur qui cogne

Roxanne Lajoie

Numéro 131, automne 2017

YOLO (*You Only Live Once*) : hardis, téméraires, écervelés, aventureux, fonceurs, délurés

URI : https://id.erudit.org/iderudit/86500ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Lajoie, R. (2017). Ce coeur qui cogne. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (131), 41–42.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2017

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Ce cœur qui cogne

Roxanne Lajoie

Il y a une paire de bottillons noirs qui trône dans la vitrine de chez Ferragamo, juste derrière mon reflet et le sourire lumineux d'un élégant portier. Je voudrais détourner la tête et continuer mon chemin, mais ses yeux me harponnent. Il s'incline légèrement et m'ouvre la porte. J'avance vers le bloc de verre où reposent les chaussures. Son regard dans mon dos. Une musique techno-lounge cogne contre les murs. Je soulève les chaussures. L'intérieur est recouvert de velours rouge. Cinq cents euros. Son regard au creux de mes reins. Je dis oui à la vendeuse qui me propose de les essayer. Son regard sur mes jambes. Je fais deux trois pas, en ignorant le miroir. Je vois l'effet dans ses yeux. Son regard sur ma bouche. Je m'assois pour ne pas perdre pied. Je laisse la vendeuse ranger les bottillons dans la boîte et je dis non merci. Cinq cents euros. Quand même.

Quand je sors, ma hanche frôle le revers de sa main. Comme une brûlure. Il se penche vers moi et me dit, en italien : « Je connais un excellent restaurant. Venez me rejoindre ici, à 20 h. J'aurai terminé ma journée. »

Le sol vacille sur le chemin de la basilique Santa Croce. J'ai la mauvaise idée de m'arrêter dans un café. Mon cœur, trop affolé pour un deuxième expresso. J'erre un peu, me perds dans le dédale des rues, prends le temps de retrouver mes esprits. Je n'aurais pas dû me donner cette peine. Quand j'arrive devant l'église, je reçois sa façade comme un éblouissement. Je dois m'appuyer à la statue qui orne le parvis. Dante, sur son piédestal, est enveloppé dans une cape de marbre. Je ferme les yeux pour m'arracher au regard fier de l'écrivain florentin.

J'entre, puis je m'assois sur l'un des bancs de bois, perdus au milieu de l'immense nef. Les battements de mon cœur ont repris le rythme de la musique techno. Je reste là, sans bouger. Tout tourne autour de moi. Son sourire. La lumière

dansante à travers les vitraux de l'abside. Ses yeux gris magnétiques. Le soleil en écho sur la croix d'or du Christ. Sa main sur ma hanche. Une plaque funéraire sous mes pieds, dernier séjour d'un couple du XVIIIe siècle.

Je ne sais pas comment je réussis à regagner l'hôtel. J'avale deux Tylenol et m'étends sur le lit. Il est 19 h 35 quand j'ouvre les yeux. Ma valise traîne au milieu de la chambre. Je rentre à la maison demain. Mon conjoint et les enfants m'attendent. J'enfile ma robe de soie noire, me mets du rouge à lèvres. Sans réfléchir.

Il est 20 h 10 quand je débouche sur la piazza. La boutique est fermée. Il m'attend, adossé à la colonne de la Justice. Je reconnais tout de suite la boîte dans ses mains.

— Je les ai empruntés pour la soirée. Vous permettez ? me demande-t-il en s'agenouillant devant moi.

Il prend ma cheville et retire délicatement mes chaussures. Un frisson m'électrifie le corps. Je m'appuie sur son épaule pour ne pas tomber. Il enlace ma taille pour assurer mon pas. Mes nouveaux talons martèlent doucement le pavé. En sourdine. Dans mes oreilles, mon cœur, dont je n'arrive pas à ajuster le volume.

Il commande une bouteille de rouge. Je m'excuse et je vais aux toilettes. En me lavant les mains, je m'observe dans le miroir. Je pense à mon conjoint, aux enfants. À lui. À son sourire. Aux magnifiques chaussures qu'il m'offre l'occasion de porter. À la nuit qui va tomber. Demain, je quitterai Florence aux aurores.

— On ne vit qu'une seule fois, dis-je tout haut, à mon reflet.

Je pousse la porte. Il n'y a pas de place dans ma valise pour les regrets, mais je vais en trouver pour des bottillons noirs. Je tourne le coin de la rue, les souliers dans les mains. J'ai les jambes un peu flageolantes. Je cours pieds nus sur le pavé muet. Mon cœur au galop.